VICARIAT DU KEEWATIN

Fondation de la première mission chez les Esquimaux du Keewatin.

Par les RR. PP. Turquetil et Le Blanc.

Construction de la Maison-Chapelle.

(Suite et fin.)

N'allez pas croire cependant que ce dur travail nous accable et nous rend tristes. Au contraire ; si le tapage que nous faisions avait pu parvenir jusqu'à vous, vous auriez pu distinguer des éclats de rire et des airs normands et bretons parmi le bruit des scies et des marteaux. D'ailleurs nos ouvriers sont là pour apporter une note de gaîté dans notre travail. Toujours joyeux, toujours contents, même lorsque par mégarde le marteau s'abat sur leurs doigts, nos ouvriers travaillent avec une adresse incroyable. Que de fois, en les voyant travailler, j'ai fait la réflexion au P. Turquetil que de pareils ouvriers seraient recherchés dans la civilisation. Donnez-leur n'importe quel outil, expliquez-leur ce que vous voulez et soyez tranquille : vous pouvez être sûr que votre travail sera fait et bien fait. Ils travaillent toujours en ouvriers intelligents, voulant se rendre compte de tout et trouver le pourquoi de tout ; c'est vraiment un plaisir de travailler avec de tels hommes, qui par ailleurs sont toujours joyeux.

A la fin de cette première semaine, notre toit (avec double rangée de planches séparées par une couche de papier feutre et le tout couvert de papier goudron) était fini. Quand le

samedi soir nous pûmes voir notre maison debout, l'hymne de la reconnaissance jaillit de nos cœurs : nous avions désormais un abri en cas de mauvais temps.

Le travail était loin d'être achevé pourtant : il était à peine ébauché en comparaison de ce qui restait à faire.

Après une bonne journée de repos (le dimanche 15 septembre), nous reprenons notre travail : une deuxième rangée de planches est placée à l'extérieur avec du papier feutre entre les deux. Le vendredi tout le boisage extérieur était fini et nous pouvions songer à poser les corniches. Ce jour-là je fis un saut plus périlleux que ceux que je faisais jadis dans le parc du scolasticat. Perché sur deux caisses, hissées au sommet de notre échafaudage trop bas, j'essayais de fixer au haut d'un pignon un morceau de corniche, lorsque Chester, monté à côté de moi, me crie : « Look-out ». Mais nous étions déjà tous les deux par terre (lui dans une boîte qu'il défonce, et votre serviteur assis sur le sable), avant que j'eusse pu me rendre compte que notre échafaudage venait de nous trahir. — Aucun mal. Ce sera le seul accident qui nous arrivera pendant tous nos travaux. Il y a bien eu des coupures, des égratignures, des coups de marteau, mais cela est inhérent au métier, et à la Messe nous nous consolions d'avoir des mains un peu trop rudes en songeant que le charpentier de Nazareth ne devait pas avoir des mains plus douces à offrir à l'Enfant-Dieu.



Le samedi 21 septembre, nous mettons tout notre bois à l'abri du mauvais temps qui menace, installons notre petit poêle de cuisine, délogeons de notre tente et venons habiter notre nouveau château. Le confortable n'y est pas encore puisqu'il n'y a ni porte ni fenêtre et que le vent siffle par tous les bords ; mais enfin les oiseaux ont désormais un nid. Oh ! la bonne petite causette que nous avons faite ce soir-là auprès de notre fourneau ; et comme

le feu réjouit quand on en a été privé pendant quelque temps !

Tout en parlant, une inspiration imprévue nous vient à l'esprit : si nous disions la Messe devant les Esquimaux demain ? Les Esquimaux arrivés pour la traite des fourrures sont nombreux, mais ils vont retourner dans leur camp respectif la semaine prochaine. Si nous leur faisions comprendre, non pas ce qu'est la Messe, mais l'importance que nous donnons à la prière, par le soin que nous y apportons ?.. C'est une bonne idée, et l'impression qu'ils emporteront pourra nous aider dans notre travail d'évangélisation future.

Et malgré la fatigue, nous nous mettons au travail pour les préparatifs nécessaires. Les caisses d'ornements sont ouvertes, l'harmonium est sorti de sa boîte et la belle statue du Sacré-Cœur déballée. Il s'agit de frapper les yeux et les oreilles pour leur faire comprendre un peu la grandeur des actions que nous allons faire.

Tout le fond de la maison est tapissé de couvertures rouges recouvertes de dentelles : quatre planches sur deux grands tonneaux de biscuits font la table d'autel : deux petits tonneaux à clous surmontés de planchettes forment les gradins et une petite boîte rectangulaire donne l'imitation d'un tabernacle : tout cela est recouvert de draperies de toutes couleurs, de fines dentelles. Par-ci par-là on voit de beaux morceaux de soie rouge et blanche à franges d'or. Au-dessus du simili-tabernacle, la statue du Sacré-Cœur se détache sur le drapeau de soie, don des jeunes prêtres du scolasticat d'Ottawa, et est le point central de toute la décoration,

L'effet est superbe et, une fois de plus, je me convaincs qu'avec les mille riens que des personnes charitables envoient aux missionnaires on peut faire de bien belles choses. Le scolasticat de Liège, lui aussi, était représenté et bien représenté à cette première Messe publique, car c'est dans le calice remis par le R. Père Supérieur du scolasticat

que va couler le précieux Sang. Il était deux heures du matin que nous travaillions encore.



A dix heures les Esquimaux, avertis, se dirigent vers la Mission. Petits et grands, jeunes et vieux, tout le monde veut voir. Le P. Turquetil leur demande de « ramasser » leur pipe et de se découvrir, ce qu'ils font avec une docilité parfaite. Les femmes et les enfants se mettent par-devant pendant que les hommes essayent de trouver une place sur les caisses ou les piles de planches entassées au fond de la maison. Le P. Turquetil, avec ses talents d'artiste, improvise une entrée sur l'harmoniun pendant que je revêts les ornements sacerdotaux, et la Messe commence. Les Esquimaux sont sérieux : pas un cri d'étonnement ou d'admiration ne se fait entendre. Ils regardent et écoutent dans le plus grand silence. Je suis frappé de voir leur attention lorsque je me retourne. A l'élévation, ils obéissent tous comme un seul homme au signal que leur donne le P. Turquetil, et ils assistent sans le comprendre encore au plus grand de nos mystères. (J'oubliais de vous dire que nous chantons *Kyrie*, *Gloria*, *Credo*, sans livres, et j'ouvre ici une parenthèse pour demander au P. M..... de nous envoyer un vieux *Liber Usualis* Grégorien. Nous en accepterions même un neuf, avec le petit livre pour les bénédictions. En retour, je lui promets quelques bonnes photographies.

La Messe terminée, le P. Turquetil adresse quelques mots à l'assistance. A l'aide de quelques mots d'esquimau qu'il connaît, mélangés avec un peu d'anglais, il leur dit pourquoi nous sommes venus dans ce pays. Nous ne sommes pas venus chercher des fourrures comme Mr. Ford ; nous sommes venus pour leur enseigner la religion des blancs, pour leur apprendre à bien vivre afin de bien mourir, nous venons leur apprendre le chemin qui mène

en haut, au ciel. Ils font signe qu'ils ont compris et remercient plusieurs fois. Ils s'approchent de l'autel pour voir tant de belles choses de plus près : la statue du Sacré-Cœur les attire tout particulièrement. Plusieurs me demandent si c'est mon portrait. J'essaye de leur faire comprendre que cet Homme est le même que nous portons attaché sur nos croix et que cet Homme est maintenant au ciel. Mais comme à ce moment j'aurais voulu connaître assez leur langue pour leur parler du Sacré-Cœur et leur dire combien il nous a aimés!... Une distribution de bonbons aux enfants met fin à la fête, et tout le monde se retire en répétant sans cesse : « Kouillounamik, kouillounamik, c'est-à-dire : je suis content. »

Le lendemain nous nous remettons au travail, encouragés par cette première fête. Les travaux extérieurs étant achevés, nous renvoyons trois de nos engagés pour ne garder qu'Albert. Avec son aide je mets de la peinture sur les planches pendant que le P. Turquetil fixe les portes et les châssis. Le samedi suivant nous pouvions abattre les échafaudages : l'extérieur était définitivement terminé. Le dimanche, fête de saint Michel, nous faisons la bénédiction de la maison qui devient officiellement la « *première mission* » chez les Esquimaux de la baie d'Hudson.

Le lundi, 30, on nous annonce que les caribous sont proches. Pour refaire un peu nos provisions de viande, et aussi pour donner une variante à notre travail, nous décidons d'aller à la chasse. Nous chaussons nos souliers en peau de phoque, prenons nos manteaux, nos fusils, quelques biscuits, et nous voilà partis.

Ma joie était grande : j'allais donc voir enfin vivants ces fameux caribous dont on avait tant parlé. Nons allons loin, bien loin, rien! Cependant nous suivons quelques pistes. Soudain le P. Turquetil aperçoit la silhouette d'un caribou sur le haut d'une colline. Vite nous nous précipitons de ce côté. Arrivés sur un rocher, nous voyons à quelques centaines de mètres de nous une quarantaine de

caribous s'avançant tranquillement vers nous. Nous contournons un rocher pour aller barrer le chemin. Mon excitation est bien grande.

Nous les attendons, cachés derrière un rocher : « Vous laisserez passer les premiers, me disait le P. Turquetil, et vous verrez le carnage. » Nous attendons cinq ou six minutes : rien ! Où sont-ils ? Nous hasardons un œil par le coin du rocher; hélas ! c'était pour les voir disparaître derrière la crête d'une autre colline. Le chien d'un Esquimau qui nous avait suivis à notre insu venait de les mettre en fuite. L'animal ! Je lui aurais bien envoyé la balle que je destinais au premier caribou visé. Sur le chemin du retour, nous rencontrons Albert qui venait d'abattre cinq caribous, et je me console de notre infortune en chargeant mon sac de viande fraîche.



Après cette escapade, nous commençons les travaux intérieurs, beaucoup plus longs que ceux de l'extérieur. D'abord il faut répéter le même travail : deux rangées de planches séparées par du papier feutre. — Nous avons en outre quatre planchers à faire, c'est-à-dire double plancher en bas, un plafond et plancher du grenier.

Ces travaux achevés, nous pouvons enfin songer à l'aménagement de notre chapelle. Mais où la faire ? Dans la cuisine ? il ne faut pas y songer. L'autre appartement que nous appelons la salle n'a pas non plus grand'place à céder. A l'aide de trois panneaux montés sur charnières, nous faisons au fond de cette salle un petit appartement séparé, de trois mètres de long sur deux mètres de large. A l'intérieur le P. Turquetil monte un autel-sacristie sur lequel j'exerce mes pauvres talents de sculpteur à décorer le tabernacle d'ogives et de fleurs de lis. L'autel porte neuf grands tiroirs par devant, une petite armoire à chaque bout et un petit tiroir dans chaque gradin. Notre chapelle

sera vraiment belle quand les décorations seront terminées; elle fait déjà l'admiration des sauvages qui viennent nous voir.

Depuis quelques jours nous avons suspendu les travaux : le P. Turquetil se trouvait un peu fatigué et s'endormait parfois les outils à la main. Nous avons jugé qu'il était plus avantageux pour nous de prendre quelques jours de repos que nous consacrons à faire notre courrier.

Voilà, mes bien chers amis, une petite idée des travaux que nous avons faits depuis notre arrivée à Chesterfield. Vous aimeriez peut-être à connaître notre nouvelle vie dans ses détails plus intimes. Cela va sans dire, notre maison n'est pas encore une maison régulière où les différents exercices se font au son de la cloche. Souvent nous sommes obligés de dire nos prières et faire nos méditations en préparant les repas ou en travaillant. L'ameublement de la maison est encore réduit à sa plus simple expression. Un couvercle de caisse monté sur quatre morceaux de planche est notre table, support de chapelle portative, établi, et constitue le seul meuble que nous ayons. Maintenant que l'autel est terminé, nous y disons nos messes que nous nous servons mutuellement.

Le froid ici est intense : le grenier et la cuisine sont de véritables glacières, mais dans la salle nous n'avons pas trop à souffrir du froid, grâce à un gros poêle qui lui fait une guerre acharnée nuit et jour. L'intensité du froid dans ce pays vient surtout de ce qu'il n'y a pas d'arbres ; d'après les rapports, le thermomètre doit descendre, au fond de l'hiver, au-dessous de soixante-dix degrés centigrades. La neige atteint une consistance telle que les chariots pourraient passer dessus sans laisser la moindre trace. Aussi les raquettes sont-elles inconnues dans ce pays. — Jusqu'ici nous n'avons pas encore pu voyager. Absorbés par les travaux matériels, nous n'avons même pas pu nous livrer sérieusement à l'étude de la langue. Les mots saisis au vol entre deux coups de marteau sont écrits sur des

carnets, et le soir, avant de nous endormir, nous nous aidons mutuellement à retrouver la prononciation de ces mots : c'est tout notre dictionnaire.

Il nous arrive parfois des histoires un peu drôles qui amusent beaucoup les sauvages. Un jour je demande à une Esquimaude comment s'appelle le charbon dans sa langue. Elle me répond : amiashouk (je ne sais pas), ce qui était tout naturel pour elle qui n'en avait jamais vu. Sans me douter de la méprise, j'inscris : charbon = amiashouk ; et connaissant par ailleurs le verbe « apporter », et tout fier de pouvoir forger une phrase, je dis à l'Esquimaude : « Kadiouk amiashouk » ; ce qui équivalait à : apporte-moi du je ne sais pas. — L'autre jour rentrant un petit tonneau de clous, un Esquimau me dit « : Ocomaıcouni ! » (Que c'est lourd !) « Tiens, me dis-je, un nouveau mot à inscrire ; mais est-ce un clou seul ou le tonneau tout entier qui s'appelle : Ocomaïcouni » ? L'Esquimau me fait signe que c'est le tonneau tout entier qui est lourd. — Tout fier de ma trouvaille, je cours au P. Turquetil et lui demande s'il connaît le mot tonneau en esquimau. — Non, me répondit-il. — Malin ! c'est Ocomaıcouni. De pareilles histoires ne sont pas faites pour rendre tristes nos professeurs improvisés.



Je voudrais pouvoir vous donner des notes sur les Esquimaux, sur leur pays, sur les moyens de vivre et les façons de voyager du pays : mais faute d'expérience, je ne puis rien vous dire là-dessus. Tout ce que je sais, c'est que les Esquimaux ont une vie bien dure, et on peut difficilement imaginer des conditions d'existence plus pénibles que celles qu'ils sont obligés de subir. Sans bois pour se construire une maison et pour se chauffer, les Esquimaux sont obligés, en hiver, de vivre dans des maisons de neige, et sont réduits à se chauffer et à cuire leurs aliments, quand ils les cuisent, avec de l'huile de phoque qu'ils font brûler sur une pierre

creusée en forme de plat. Depuis le 27 octobre, les Esquimaux ont délogé de leur tente devenue trop froide, pour habiter dans l'« *igloe* » ou maison de neige.

De temps en temps, par curiosité et aussi pour me distraire, je vais visiter les Esquimaux dans leurs « igloes ». Extérieurement, l'igloe a la forme des fours de campagne, tels qu'on en voit beaucoup en Bretagne. En moins de deux heures, des Esquimaux ont bâti l'igloe. L'un, à l'aide d'un long couteau, coupe des blocs de neige en forme de gros moellons. Ces moellons sont disposés en cercle, les uns à côté des autres, et sont coupés de façon que la rangée supérieure qui sera ajoutée ensuite prendra une position inclinée. Les Esquimaux que j'ai vus, avec leur habileté et leur adresse extraordinaires, ont fait des voûtes d'une régularité parfaite. — L'igloe terminé, une petite ouverture de 30 à 40 centimètres de haut est pratiquée dans un côté et, par ce trou, toute la famille entre, en rampant, dans la maison.

A l'intérieur de tous les igloes que j'ai visités, se trouve un gros banc de neige de deux fois la largeur d'un billard et sur ce banc sont étendues une dizaine de peaux de caribous : c'est la table de travail et le lit. En avant se trouve la pierre sur laquelle, nuit et jour, brûle un peu d'huile de phoque : c'est la lampe et le fourneau des Esquimaux. Les différentes photographies que j'ai prises à l'intérieur ne peuvent donner une idée complète de ce qu'est l'igloe. On peut du moins se rendre compte que la lumière ne manque pas dans ces maisons, grâce à un gros bloc de glace, placé au sommet de la voûte et servant de châssis. La température non plus n'y est pas très basse. Hier dans l'igloe d'Albert, le thermomètre accusait deux degrés centigrades, tandis que dans notre cuisine et dans notre grenier où nous n'avons pas de feu, le thermomètre descendait au-dessous de dix.

Voilà, mes chers amis, ce que je puis vous dire pour le moment sur les Esquimaux et leur manière de vivre.

Avons-nous des chances de les convertir? c'est le secret du Bon Dieu. Quoi qu'il en soit, les Esquimaux que j'ai vus ont produit sur moi une bonne impression. Je ne connais pas les sauvages du Nord-Ouest, mais je ne puis me résoudre à regarder les Esquimaux comme des sauvages, car je ne vois pas en quoi ils puissent être inférieurs aux blancs, à moins que l'aisance et le confortable de la vie constituent une réelle supériorité, et la pauvreté une infériorité. De plus, on sent que les Esquimaux sont avides de s'instruire et de connaître. Plusieurs ont appris eux-mêmes à lire et à écrire dans leur langue. Cela nous fait espérer qu'ils écouteront volontiers nos instructions.

Comment se fait-il que jusqu'ici les Esquimaux aient été laissés de côté? C'est ce que je ne puis m'expliquer autrement que par le manque d'ouvriers et la distance vraiment considérable qu'il faut franchir pour les atteindre. Toujours est-il que ce sont des gens vraiment sympathiques et ils le seront de plus en plus à mesure que je connaîtrai leur langue. Il me tarde de pouvoir leur parler moi aussi et leur dire pourquoi j'ai quitté mon pays pour venir chez eux : il me tarde de venir leur parler de notre sainte religion, de ce Jésus que nous portons sur nos croix et qui les frappe tant. Alors la vraie vie de missionnaire commencera pour moi.



Dans quelques années, peut-être quelques-uns d'entre vous viendront nous rejoindre. Si nous réussissons avec la grâce de Dieu, avant longtemps nous aurons d'autres postes plus au Nord. N'ayez pas peur, nous ne serons pas à l'étroit, puisque notre paroisse a 350 lieues du nord au sud et 160 de l'est à l'ouest, et que nous ne sommes que deux pour défricher cet immense espace. Priez donc le Maître d'envoyer des ouvriers ici : le travail ne manquera pas.

Demandez-lui aussi de donner aux deux sentinelles avancées de Chesterfield le courage et la force de remplir jusqu'au bout l'honorable mais pénible mission qu'on a bien voulu leur confier.

De mon côté, lorsque l'hôte divin viendra bientôt habiter d'une manière permanente le modeste tabernacle que nous lui avons fait et que près de Lui nous irons nous reposer des labeurs du jour, je Lui demanderai de conserver toujours bien intense, dans le scolasticat du Sacré-Cœur de Liège, un de ses plus beaux titres de gloire : l'amour de la Congrégation et des Missions étrangères.

A. LE BLANC, *O. M. I.*

NOUVELLES DIVERSES

ROME

Communiqué du T. R. Père Supérieur Général.

1° Ouverture du prochain Chapitre Général.

En attendant la publication de la circulaire administrative qui l'annoncera officiellement, nous croyons devoir, dès aujourd'hui, faire connaître à la Congrégation que, selon les prescriptions de nos Saintes Règles, un Chapitre Général ordinaire sera convoqué en 1914. Il se réunira à Rome et ouvrira ses séances, le dimanche 20 septembre, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

2° Ordo de l'an prochain,

L'Ordo de la Congrégation pour 1914 était terminé quand les nouveaux décrets sur le Bréviaire ont paru. Toutefois,